

Partage, collectivité et enfants de chienne...

Eudore Belzile

Number 126 (1), 2008

Les Seconds États généraux du théâtre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23930ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Belzile, E. (2008). Partage, collectivité et enfants de chienne.... *Jeu*, (126), 93–95.

Partage, collectivité et enfants de chienne...

Ce texte a été présenté lors du sixième temps du forum, dont le thème était « Le théâtre : un art de partage, une force collective ».

Dans un entretien télévisuel, André Brassard – qui nous manque et qui sait toujours poser et reposer les questions fondatrices comme « pourquoi et pour qui faisons-nous le théâtre ? » –, Brassard, donc, disait qu'on ne retrouve pas beaucoup d'enfants de chienne au théâtre parce qu'il n'y a pas d'argent !

Ça nous rappelle, notamment, qu'on pratique un artisanat, un des plus vieux de l'histoire de l'humanité. Un artisanat qui tend vers l'art. L'art est le point d'arrivée. On y arrive à l'occasion, mais les moyens réunis pour y parvenir, généralement modestes, sont ceux de l'artisanat. Et le groupe rassemblé le temps d'une production tend généralement vers l'esprit de troupe pour les mêmes raisons, parce qu'il y a une forme d'égalité des rapports.

Depuis vingt-cinq ans, notre théâtre s'est donné des structures organisationnelles corporatistes. C'est normal. Une bonne partie des participants des premiers États généraux, en 1981, n'étaient même pas membres de l'Union des artistes. Ils le sont devenus. Les concepteurs se sont syndiqués. Les producteurs se sont regroupés en associations. Les auteurs qui, il ne faut jamais l'oublier, fournissent la matière première de toute représentation, ont des associations mais pas de syndicat. Le risque existe donc que nos États généraux produisent comme résultat une accumulation de revendications corporatistes, au demeurant légitimes, mais qui auraient pour conséquence de mettre en péril le fragile équilibre écologique théâtral et, surtout, de ne pas prendre en compte l'intérêt général et nos responsabilités respectives. Il y a lieu d'étaler nos insatisfactions et nos revendications mais aussi, et je dirais surtout, de réfléchir au pourquoi et au pour qui d'André Brassard.

Eudore Belzile participant à l'atelier 3A, « Adapter les modes de production à notre époque », le 19 octobre 2007, à l'occasion des Seconds États généraux du théâtre. Photo : Mathieu Rivard.



L'art du partage (et le partage de l'art!), je l'ai découvert à l'école secondaire quand j'ai commencé à faire du théâtre, à monter mon groupe, ma gang, à découvrir que le théâtre ne peut être pratiqué qu'en équipe. J'y ai consacré l'essentiel de ma vie, cofondant ma propre compagnie à 22 ans sur le modèle du Grand Cirque Ordinaire et du Théâtre Euh!, sur le modèle du collectif. Notre théâtre, nous l'avons d'abord mis au service d'une collectivité. Le jeune théâtre de cette époque a bénéficié de la mise en commun d'une génération, autour d'une Association québécoise du jeune théâtre agissante, dans une pauvreté de moyens flamboyante et des idéaux himalayens. Une mise en commun qui a abouti aux premiers États généraux. Les choses ont évolué: nous sommes allés vers davantage de complexité, et je ne vois plus les choses tout à fait de la même manière aujourd'hui.

Mais cet idéal, cette utopie pragmatique nous a fait rêver et construire le Théâtre du Bic, lieu de responsabilité envers le public, les artistes et les artisans. De ce feu et lieu, nous avons multiplié les coproductions avec des théâtres de Montréal, de Québec, d'Ottawa, de Sherbrooke et de France accroissant du même coup la durée de vie des spectacles. Nous avons même coproduit avec une école secondaire de Rimouski. Nous avons sorti le théâtre jeunesse des gymnases pour offrir au jeune public des œuvres de qualité dans un vrai théâtre. Il est scandaleux que les enfants de tant de régions n'ait pas accès au meilleur théâtre fait pour eux. Dans le Québec d'aujourd'hui, il est aussi absurde de donner des représentations théâtrales dans des gymnases que de jouer au basketball dans des salles de spectacle.

Nous recevons, soutenus ou non pour le faire, des auteurs en résidence, parce que le développement dramaturgique, c'est concret, pragmatique, c'est une responsabilité. Nous recevons également en résidence, pendant trois ans, une jeune compagnie de la relève de Rimouski et pratiquons avec elle une forme de mentorat, parce que c'est le devoir des théâtres qui ont feu et lieu d'accueillir, de parrainer et d'accompagner ceux et celles qui sont formés dans nos écoles et qui finissent par être plus nombreux comme serveurs sur le Plateau-Mont-Royal que dans nos théâtres.

Seul théâtre professionnel permanent à 300 kilomètres à la ronde, nous réalisons des productions communautaires tournées vers les jeunes et nous contribuons ainsi à la première formation de ceux et celles qui parmi eux seront contaminés à jamais. Nous accueillons chaque année une dizaine de compagnies professionnelles de théâtre et de danse pour faire connaître leur création et leur invention au public régional. Nous pratiquons, dans tous les sens, le libre-échange des biens symboliques.

Et le public? Il nous suit, étonnamment, avec des variations maniaco-dépressives: jusqu'à 7 500 entrées pour une production (dans un bassin de population de 50 000 habitants sur 100 kilomètres de côte), parfois des salles presque vides. Le public est énigme et mystère. Pas d'abonnés. Nous n'en voulons pas. Une immense liberté malgré parfois un sentiment d'éloignement du milieu théâtral, des ressources



Théâtre du Bic. Photos :
Benoit Vaillancourt.

insuffisantes et le ressac de la culture de masse qui balaie tout sur son passage. Il faut parfois se convaincre que nous ne sommes pas seuls à nous dresser contre le cynisme et l'insignifiance.

Je ne vous dis pas cela pour nous vanter, nous ne sommes pas les seuls à pratiquer ainsi notre métier. Je le dis pour nous rappeler que le théâtre sera toujours un lieu où l'on gagnera plutôt difficilement sa vie, même si nous passons une partie de notre précieux temps à nous battre pour améliorer le sort commun. Le combat pour un plus grand soutien des pouvoirs publics est noble, mais je crains qu'à l'exemple de celui contre la drogue, il ne soit jamais vraiment gagné. Il est bon de se redire que le théâtre est aussi une forme d'engagement et, pour employer un terme tombé en désuétude et à la limite devenu dérisoire, une vocation. Ça nous ramène à Brassard : Pourquoi ? Pour qui ?

Nous nous présentons à ces États généraux quels que soient notre âge et nos conceptions théâtrales, chargés de nos rêves. Voici le mien, le principal, pour plus de partage : faire du Théâtre du Bic un véritable centre dramatique régional. En plus de la production et de l'accueil, nous assurerions la présence – en vertu d'un protocole liant les ministères de la Culture et de l'Éducation et le Théâtre Les gens d'en bas – de jeunes professionnels du théâtre pour enseigner le théâtre dans nos écoles primaires et secondaires plutôt que des professeurs d'arts plastiques ou de mathématiques ! J'ai pour projet de rapatrier quelques ressources naturelles artistiques. Notre théâtre serait le partenaire principal qui participerait à la conception des programmes, qui accueilleraient des répétitions, des exercices et des spectacles, et qui mettrait des jeunes praticiens à contribution de toutes les façons possibles. La voie de l'avenir, c'est la rencontre de la culture et de l'éducation, leur rencontre et leur reconnaissance mutuelle.

Pour le reste, il suffira encore longtemps de deux êtres humains dans un espace et d'une parole pour que le théâtre existe. Le théâtre est collectif et marginal, c'est pour ça qu'il est précieux ; parce qu'il pose toujours la même question : comment vivre aujourd'hui ?

Bons États généraux. Ensemble ! j

Eudore Belzile est directeur artistique du Théâtre Les gens d'en bas.

